

Programme de recherche du PUCA « Du périurbain à l'urbain »

« Les espaces publics périurbains.

Les politiques publiques de planification face à la réalité des usages. »

Résumé

Equipe

- Perrine Michon, Maître de Conférences en Géographie et Aménagement, Lab'Urba, Université Paris-Est Créteil-Val-de-Marne
- Céline Loudier-Magouyres, Socio-urbaniste, Consultante indépendante, membre du GIE « Réussir l'Espace Public ».
- Fabrice Escaffre, Maître de conférences en Aménagement de l'espace et urbanisme, Laboratoire Interdisciplinaire Solidarités, Sociétés et territoires (LISST, UMR 5193), Université Toulouse II- Le Mirail

Problématique

Le morcellement, la fragmentation, l'émiettement, et parallèlement l'homogénéité sociale et fonctionnelle et ses effets de séparation sont présentés comme des caractéristiques des territoires périurbains. Dans ce contexte, la réalité d'un espace public au sens d'un espace physique commun partagé par tous où chacun peut faire « l'expérience concrète de la société » semble bien improbable. D'ailleurs, les cadres de pensées qui abordent l'espace public relèvent plutôt de la ville dense, centre, et se trouvent finalement dépassés sinon limités pour aborder le périurbain. Pourtant, les territoires périurbains sont en pleine évolution et pour accompagner leurs nouvelles dynamiques (de jeux d'acteurs, de compétences, de projets et de politiques), les élus et les acteurs qui participent de leur fabrication et de leur gestion s'interrogent sur la place que pourraient prendre les espaces publics dans leur projet politique et sont demandeurs d'une expertise adaptée à la spécificité de leur territoire.

Ces interrogations ont été confrontées à la réalité politique et sociale de deux terrains situés dans la périphérie de l'agglomération toulousaine, se présentant sous forme de deux linéaires qui permettront d'adopter une vision dynamique de la périurbanisation. Il s'y est agi de d'apprécier les discours déployés dans les documents de planification sur les espaces publics par rapport à la réalité de l'action publique et à la marge de manœuvre des élus en termes de production et d'aménagement d'espaces publics, pour ensuite confronter ces discours et ces politiques à la réalité des usages que l'on peut observer ou déceler en matière d'espaces publics. Pour ce faire, la recherche a reposé sur une analyse territoriale (sous l'angle des politiques de planification), des entretiens auprès des acteurs (élus, services techniques) et un travail d'enquête de terrain approfondi appuyé sur des observations sur site et des entretiens avec les usagers rencontrés.

Résultats

Ce que l'on découvre à la lumière des investigations de terrain réalisées, c'est que la figure de l'espace public est loin d'être absente ou inadaptée mais qu'elle se déploie à travers une richesse de sens et de formes que l'on peut caractériser autour de deux lignes de force : la multiscalarité et la notion de « commun ». Parce qu'à la fois, ces espaces publics périurbains se réalisent dans un rapport paradoxal entre une hyper-mobilité assumée et un désir d'ancrage local revendiqué, entre une valorisation des choix individuels et un désir d'être-ensemble et de se prononcer sur ce qui fait un destin commun.

La multiscalarité des pratiques : entre hypermobilité et envie d'ancrage

Les territoires périurbains ou à tout le moins leurs habitants entretiennent un rapport que l'on peut qualifier de paradoxal ou d'ambivalent à la mobilité.

Si les entretiens menés confirment bien la multiscalarité de la vie périurbaine et l'éclatement des lieux de vie du quotidien, qui s'affranchissent des découpages institutionnels, il apparaît que ces déplacements, souvent vus et lus comme contraints et subis, sont en fait renversés en une sorte de fierté d'être hypermobile.

L'hypermobilité apparaît comme une compétence, une qualité permettant d'être en capacité de profiter de tous les possibles qu'offre la métropole, une manière de reconfigurer à sa main et à la carte l'offre métropolitaine en fonction de ses besoins, de ses envies voire de ses désirs récurrents, ponctuels, momentanés. Contrairement à l'idée souvent véhiculée par le contexte de vie périurbain, les déplacements inhérents à ce choix résidentiel ne sont pas l'envers du décor, le prix à payer, peu avoué car non avouable pour bénéficier d'une autre forme de qualité de vie, mais seraient présentés comme une manière au contraire d'augmenter la maîtrise de sa vie et de la métropole à l'échelle d'un bassin de vie multiscalair.

Parallèlement à cette hypermobilité assumée, valorisée voire revendiquée, se lit aussi dans le discours des mêmes habitants un désir d'ancrage, qui peut être vu comme la polarité inversée, la formule compensatoire de la mobilité précédemment décrite. Ainsi, chez un grand nombre d'habitants rencontrés s'exprime le désir, assouvi ou fantasmé, de construction d'une vie locale intense, dans un cercle spatial et social plus resserré.

La multiscalairité de la vie sociale : entre espaces communs et espaces publics

Les enquêtes réalisées identifient les lieux de la vie sociale des usagers rencontrés, c'est-à-dire, dans les bassins de vie qu'ils dessinent par leurs modes de vie, les lieux qu'ils fréquentent en dehors des cercles privés de l'activité professionnelle, de l'école, des espaces domestiques. Leur analyse montre alors que l'hyper-mobilité vécue par les périurbains les entraîne dans une série d'espaces différents aux modalités de sociabilités toutes aussi différentes. C'est le passage d'un environnement social à un autre qui caractérise cette vie sociale, dont les modalités pourraient ainsi être pensées comme un mouvement gradué, où l'individu passe sans cesse et à l'occasion de ses pratiques, de l'intimité privée à l'exposition publique en passant par des milieux communs à la population avec laquelle il partage un territoire de vie. Et en dehors des cercles privés, on distingue trois types de sociabilités : associatives, locales ou publiques.

Or, ce qui apparaît au quotidien, c'est la dominance des espaces « communs » : des lieux qui, à une échelle locale, sont fréquentés par tous à l'occasion des pratiques quotidiennes - tous les lieux incontournables que sont notamment les écoles et les petits commerces - et des pratiques de loisirs - salles et équipements, espaces associatifs et culturels. Là, s'y déroulent des sociabilités associatives et locales (on se connaît et on se reconnaît) sur lesquelles tous les périurbains fondent leurs espoirs d'ancrage local.

Mais ce quotidien, cette récurrence, est ponctuée de fréquentations d'espaces où se jouent des sociabilités publiques, c'est-à-dire ouvertes à des « étrangers », des inconnus. Ces espaces publics sont cependant à considérer dans une diversité de forme et de temps. Ce sont ainsi certains espaces de nature, qui sont de véritables lieux ouverts de croisée de publics divers, les espaces commerciaux d'échelle intercommunale (le grand supermarché de secteur), les pôles métropolitains (le centre-ville de Toulouse ou le centre commercial de Labège (avec ses commerces, son cinéma, ses restaurants...), mais aussi, les événements, les temps des fêtes et des célébrations collectives, qui attirent des publics extérieurs à la commune.

Dans cette succession de lieux et de sociabilités que l'on peut graduer du « commun » au « public », ce qui advient finalement, c'est cette même dynamique qui préside à l'hyper-mobilité des pratiques, à savoir celle d'une offre multiple qu'on choisit et saisit en fonction de ses envies et de ses besoins personnels. Ainsi, des lycéens ont plaisir à se retrouver au skate-park de la commune parce qu'ils sont « entre potes », mais vont aussi dans les bars du centre-ville de Toulouse parce que « c'est loin du lycée et c'est bien d'être des gens parmi d'autres », indiquant par-là apprécier l'anonymat que procure la vie urbaine. Ce sont bien les choix individuels qui organisent cette vie sociale mais ces choix révèlent un plaisir à être-ensemble, et cela à plusieurs échelles : d'abord à l'échelle d'un « espace commun », partagé par d'autres individus engagés dans le même projet (la pratique d'un loisir, la fréquentation d'un même environnement), ensuite, mais à des moments plus choisis, à l'échelle d'un espace public, où l'on consent et apprécie le jeu social des sociabilités publiques, l'anonymat et le croisement d'inconnus.

Il est certain que ces modalités de la vie sociale périurbaine interrogent les objectifs, le contenu et les échelles appropriées pour construire une gouvernance de ces territoires.